

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 21.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 50		Boite 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 22 SEPTEMBRE 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

XX

(Suite)

Il se méprit sur la signification de ces larmes furtives, et son front s'assombrit.

— Qu'avez-vous, Léna? dit-il durement à la jeune femme en s'approchant d'elle, et qui vous fait pleurer? Est-ce Guillaume ou moi?

Léna tressaillit, et levant d'un air de reproche sur son mari ses yeux noyés de larmes :

— Oh! Pharold! Pharold! dit-elle doucement.

Et elle éclata en sanglots.

Honteux déjà du soupçon qu'il avait laissé voir, touché surtout de la douleur de la jeune femme, Pharold l'attira doucement dans ses bras, et l'y retenant toute palpitante.

— J'ai eu tort, dit-il. C'est la première parole blessante que je vous adresse, mais ce sera la dernière.

Et après un silence pendant lequel il contempla la jeune femme qui pleurait dans ses bras, il reprit d'une voix brisée de la vieille femme sous la fenêtre de la prison.



Minuit la trouva debout sous la fenêtre de la prison. (Page 209, col. 2.)

par l'émotion :

— Je vous ai bien aimée, Léna, trop aimée peut-être pour votre bonheur. Mais un jour viendra où vous me connaîtrez mieux, et alors, vous regretterez de m'avoir perdu, et, qui sait? vous m'aimerez peut-être comme je vous aime aujourd'hui. Ce jour-là, souvenez-vous, Léna, que je vous ai pardonné.

Et déposant un baiser sur son front, baiser de père bien plus que d'époux, il s'éloigna, laissant la jeune femme tout en pleurs.

Ces larmes étaient sincères, et pourtant lorsqu'un quart d'heure après la mère Gay, prête à partir, vint lui rappeler que le matin, après la visite de Breton, elle avait promis de l'accompagner auprès de Guillaume, qui deman-

— Je vous ai bien aimée, Léna, trop aimée peut-être pour votre bonheur. Mais un jour viendra où vous me connaîtrez mieux, et alors, vous regretterez de m'avoir perdu, et, qui sait? vous m'aimerez peut-être comme je vous aime aujourd'hui. Ce jour-là, souvenez-vous, Léna, que je vous ai pardonné.

— Je vous ai bien aimée, Léna, trop aimée peut-être pour votre bonheur. Mais un jour viendra où vous me connaîtrez mieux, et alors, vous regretterez de m'avoir perdu, et, qui sait? vous m'aimerez peut-être comme je vous aime aujourd'hui. Ce jour-là, souvenez-vous, Léna, que je vous ai pardonné.

Pharold, qui, pour son malheur, avait trop bien lu dans le cœur de Léna, avait sans doute pressenti combien sa douleur et ses regrets devaient être passagers, car son émotion fit bientôt place au soupçon, puis à une tristesse pleine d'accablement.

— J'en suis aux croix, disait-il tout en parcourant d'un pas rapide, par une sorte d'habitude machinale, les sentiers détournés de la forêt; j'en suis aux croix de la vie, et les présages funestes se multiplient sous mes pas comme pour m'annoncer que ma fin est proche. J'ai semé le bien, partout je récolte le mal! — J'ai vu ceux qui m'obéissaient jadis méconnaître mes ordres; je suis persécuté pour des crimes qui ne sont pas les miens! — Pour sécher les larmes d'êtres qui me sont chers, j'ai tout essayé, et je n'ai réussi qu'à les faire couler avec plus d'abondance; et quand je croyais avoir épuisé la coupe d'amertume, une douleur m'était réservée près de laquelle toutes les autres n'étaient rien. J'en suis venu à douter de celle que j'aime!

— Oh! Léna, que j'étais aveugle et insensé, quand je croyais que ton cœur n'était pas fait comme celui des autres femmes, et que tu leur ressembles bien! Comme elles, tu n'es sensible qu'à ce qui séduit et attire! L'amour, la bonté glissent sur ton cœur sans y laisser de traces; les soins, les conseils, les reproches les plus tendres t'offensent, et si dans le péril et le malheur tu t'attaches un instant, quand ils sont passés, aucun lieu n'est assez fort pour te retenir, aucun souvenir assez puissant pour fixer ton âme inconstante!

Mais l'amour, et c'est là ce qui fait à la fois sa grandeur et sa faiblesse, est fécond en illusions. L'espérance y renaît du désespoir même, et quand l'âme ulcérée de Pharold eut épanché en paroles amères sa colère et sa douleur, une réaction s'y produisit. D'heureux souvenirs succédèrent aux sombres pensées, et un pâle sourire éclaira son visage.

— Elle m'aime pourtant, reprit-il après un silence; elle a enfouis dans le cœur les germes de nobles qualités qui se développeront plus tard, et elle ne sait ni feindre ni mentir. Si elle m'eût trompé, jamais son regard n'eût osé soutenir le mien. Mais l'heure n'était pas venue où elle eût pu comprendre quels trésors de tendresse et de dévouement mon cœur renfermait pour elle. Quand sa liberté lui sera rendue, elle aura bientôt fait un autre choix; elle sera heureuse sans doute, et elle m'oubliera... jusqu'au jour où l'âge et la misère lui feront sentir combien lui manque la main qui la protégeait jadis. Elle me regrettera alors et me pleurera amèrement... et son malheur et le mien n'en seront pas moins consommés!

— Mais à quoi bon s'appesantir sur de pareilles pensées? ajouta-t-il après une longue pause pendant laquelle il sembla lutter contre son accablement. Pourquoi vouloir pénétrer l'avenir? on y cherche un refuge, et l'on y trouve de nouveaux sujets de tristesse!

Puis sa pensée le ramenant à celle qui, au milieu des malheurs de toute sorte qui le menaçaient, était encore sa préoccupation la plus vive et son souci le plus cuisant.

— Va, ne crains rien, Léna! s'écria-t-il. Tu m'as bien fait souffrir, mais tu m'as donné les seuls instants de bonheur que j'aie goûtés pendant ces dernières années, et, si je meurs, ce sera en te bénissant, pauvre fille!

Et, soulagé par cette pensée de pardon dans laquelle son âme généreuse se complaisait avec une sorte de joie mélancolique,

il hâta le pas comme pour échapper aux sinistres pressentiments qui l'agitaient, et se jeta dans une allée découverte pour gagner la lumière de la forêt par le chemin le plus court.

Tandis que Pharold était en marche vers Tréveneuc, le colonel d'Availles attendait, dans le grand salon du château, l'heure d'aller rejoindre le bohémien avec une impatience qu'on peut facilement s'imaginer. Elle n'avait pas seulement pour cause son vif désir de revoir Edouard d'Erbray. Il attendait aussi, de son entrevue avec son ami, l'explication de la conduite de Mme de Tréveneuc; et l'attitude de la marquise, qui devenait de plus en plus énigmatique, était bien faite, il faut le dire, pour exciter l'étonnement.

Non qu'elle eût marqué au colonel le moindre ressentiment de la résistance qu'il avait opposée à ses volontés. Elle l'avait reçu, au contraire, à son retour, avec une grâce et une amabilité parfaites. Elle avait même paru très-heureuse de la promesse de Pharold, et, loin de manifester la moindre crainte, elle avait vivement engagé d'Availles à mettre toute vaine prudence de côté et à se fier aveuglément au bohémien.

Mais ce qui avait frappé le colonel, c'était le calme singulier qui avait succédé, chez la marquise, au douloureux état d'inquiétude où elle vivait depuis deux jours, calme évidemment produit par les confidences de Pharold, mais semblant recouvrir une tristesse et un abattement à grand-peine dominés par un constant effort de volonté; c'était surtout son empressement à éviter toute question, tout entretien particulier. Aux premiers mots d'excuse du colonel sur sa conduite passée, elle avait coupé court à toute explication en l'entraînant dans le salon, où se trouvaient Isidora et Marguerite.

Sauf une légère pâleur, résultant de l'émotion bien plus que de la souffrance, Isidora ne conservait aucune trace de son accident. Quant à Marguerite, le choc qu'elle avait éprouvé avait déterminé dans son état une réaction aussi heureuse qu'inattendue. Le délire et la fièvre avaient disparu, et, lorsque Mme de Tréveneuc lui eut appris qu'Edouard vivait et lui serait sans doute bientôt rendu, elle s'était sentie si forte et si heureuse que, malgré l'heure avancée, elle avait voulu se lever.

On s'était empressé de se rendre à son désir et on l'avait transportée au salon, où elle était couchée sur un canapé.

La marquise, tout en cherchant à la distraire et à la rassurer, avait évité avec soin tout ce qui eût pu ébranler trop vivement ses nerfs. Elle lui avait caché l'accident d'Isidora et les scènes qui en avaient été la conséquence. Elle avait aussi essayé de la convaincre que personne n'avait pénétré dans sa chambre, et qu'en croyant voir un homme s'échapper par la fenêtre, en se figurant surtout qu'il ressemblait à son père, elle avait été victime d'une illusion. Mais Marguerite ne s'était pas rendue aux raisons de sa tante, et, si elle était trop sensée pour s'obstiner ouvertement dans une résistance qu'elle ne pouvait elle-même justifier, il était facile de voir que, sur ce point, sa conviction demeurait entière.

C'était la première fois depuis deux jours que les hôtes du château se trouvaient réunis, et se trouvaient aussi dans une situation d'esprit qui leur permit de goûter les charmes d'une semblable réunion. Aussi, la soirée s'écoula-t-elle avec une rapidité qui trompa toute les impatiences.

Marguerite et Isidora, s'abandonnant aux espérances qu'on

avait fait luire devant leurs yeux, causaient avec une gaieté qui rendait à leurs visages pâlis une partie de leur ancienne animation, et Mme de Trévenec encourageait visiblement cette gaieté, bien qu'elle y restât elle-même étrangère.

En voyant persister l'amélioration qui s'était produite dans l'état de Marguerite, la marquise, complètement rassurée, lui apprit que dans quelques instants Pharold allait conduire le colonel auprès d'Edouard. La joie de jeune fille se traduisit aussitôt par des questions sans nombre.

Mais son désappointement fut grand lorsque Mme de Trévenec, évoquant à la fois l'expresse volonté d'Edouard et la nécessité de ménager les forces encore chancelantes de la malade, opposa à cette curiosité si naturelle une réserve absolue.

—Mais cette incertitude où vous me laissez m'agitiera plus vivement que ne le ferait un aveu complet de la vérité ; tout ne fut-il pas satisfaisant dans les nouvelles que vous avez reçues, répliqua vivement Marguerite. Et même, je vous l'avouerai franchement, malgré toutes vos assurances, je ne puis m'empêcher de croire que votre discrétion cache quelque accident, peut-être un grand malheur.

Un sourire qui voulait être rassurant, et qui resta triste et contraint, erra un instant sur les lèvres de Mme de Trévenec.

—Je vous croyais plus raisonnable, Marguerite, et vous me ferez regretter d'avoir eu confiance en votre bon sens. Cette assurance, qui ne vous suffit plus, ce matin encore elle vous eût comblée de joie, rappelez-le-vous, et plus de vingt fois vous vous êtes écriée, dans le transport de la fièvre, que, si vous pouviez être sûre qu'on avait pas assassiné Edouard, tout le reste, vous le supporteriez avec courage !

—C'est vrai, dit Marguerite en rougissant. Mais, si mes craintes les plus vives sont dissipées, il m'en reste cependant, et elle ne suffisent que trop à justifier mon anxiété. Pourquoi ne pas les dissiper, quand il vous serait si facile de le faire ?

Et Mme de Trévenec ayant gardé le silence :

—Colonel, ajouta Marguerite en se tournant d'un air suppliant vers d'Availles, puisque ma tante est inflexible, j'ai recours à vous. Vous ne m'avez pas dit tout ce que vous saviez, vous non plus. Pharold a dû vous parler d'Edouard en promettant de vous conduire auprès de lui ?

—Pharold est un personnage un peu étrange, répondit d'Availles en souriant. Quand il parle, ce qui ne lui arrive pas toujours, c'est volontiers par énigmes, et si invraisemblable que la chose puisse vous paraître, il ne m'en a pas même laissé une à deviner.

—Mais où l'avez-vous rencontré ? D'où vient la subite confiance qu'il vous inspire, et pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté, au lieu de vous reposer sur une promesse ?...

—Qu'il tiendra, Marguerite, soyez-en sûre, interrompit Mme de Trévenec d'un ton sérieux et significatif.

—J'en ai moi-même la ferme conviction, ajouta le colonel. Puis l'histoire que vous me demandez serait bien longue à conter, et, voyez ! il est déjà onze heures et demie. C'est à minuit que Pharold m'a donné rendez-vous et, vous le reconnaîtrez vous-même, il ne serait peut-être pas prudent de le faire attendre... Mais, ajouta-t-il en voyant sur le visage de la jeune fille une anxiété si vive qu'il jugea nécessaire de l'apaiser à demi, demain, lorsqu'une nuit de bon sommeil aura réparé vos forces, Mme de Trévenec vous contera cette histoire. Elle vous

dira comment Mlle Isidora, que vous voyez si tranquille à côté de vous, a failli se noyer ; comment le colonel d'Availles, qui n'avait pas eu l'esprit de se trouver là pour la sauver, s'est conduit ensuite d'une manière qui fait plus d'honneur à son entêtement qu'à sa galanterie, et comment enfin toute cette aventure s'est terminée, de la façon la plus heureuse et la plus inespérée, par la promesse que m'a faite Pharold.

—Vous parlez comme lui en ce moment-ci, colonel, par énigmes, repartit Marguerite, et malheureusement je n'ai jamais su les deviner. Aussi permettez-moi de revenir à ma question première. En promettant de vous conduire auprès d'Edouard, Pharold vous a sans doute parlé de lui ?

—Oui, Marguerite, intervint Mme de Trévenec, et ce qu'il a dit devrait vous suffire.

—Et qu'a-t-il dit ?

—D'espérer.

—Comme le fantôme, murmura la jeune fille en rougissant de bonheur. Oh ! cela me suffit en effet, répondit-elle à haute voix. Allez donc, colonel, et que Dieu vous conduise !

—Qu'il vous ramène surtout le plus tôt possible, ajouta Isidora qui, malgré sa confiance en Pharold, n'était cependant pas sans inquiétude.

—Le colonel ne peut courir aucun danger, repartit Mme de Trévenec. Mais je ne crois pas qu'il soit de retour avant demain matin.

—Vous sivez donc, madame, où Pharold doit me conduire ? demanda vivement d'Availles.

—Je crois le savoir, répondit la marquise en souriant. Mais il vous en instruira lui-même mieux que je ne pourrais le faire. Adieu, colonel.

D'Availles salua sans insister davantage et, moins d'un quart d'heure après, il arrivait sur la chaussée de l'étang. Pharold, assis au pied d'un arbre, l'y attendait déjà.

En apercevant le colonel, il se leva et s'avança à sa rencontre.

—Comment va la jeune dame du château ? lui demanda-t-il brusquement et avec une impatience visible.

—Mlle Isidora ? demanda d'Availles.

—Non. Sa chute n'a pas été dangereuse et elle doit être déjà remise de son évanouissement. Je veux parler de Mlle Marguerite. N'a-t-elle pas été sérieusement malade ?

En effet ; mais elle vas beaucoup mieux. Elle a pu se lever ce soir, et, je suis heureux de vous le dire, grâce au bon effet produit par les nouvelles rassurantes que nous tenons de vous. Mais elle ne sera complètement tranquille que lorsque j'aurai vu moi-même Edouard. Vous devez le comprendre.

—Je le comprends si bien, colonel, qu'un des principaux motifs qui m'ont décidé à vous conduire auprès de votre ami a été le désir de calmer les inquiétudes de cette jeune dame... Mais la nuit s'avance, et la route que nous avons à faire est assez longue ; ne perdons pas notre temps.

Et se mettant en marche, exemple qui fut aussitôt suivi par d'Availles, il tourna le petit bois et prit le chemin de la lande, mais par une autre route que celle traversant le Val Maudit.

D'Availles, dont la curiosité était assez vivement provoquée par la réserve irritante de Pharold, eut un instant la pensée de lui demander le but de leur course. Mais craignant que le bohémien ne vît dans cette question un reste de méfiance

ou de soupçon, il n'en fit rien et reprenant la conversation au point où il l'avait laissée tomber :

—Mlle Marguerite m'a chargé de vous exprimer sa reconnaissance, Pharold, dit-il.

—Ne parlez pas de reconnaissance : je n'en mérite pas ! répliqua vivement le bohémien. C'est trop déjà d'avoir été la cause involontaire de son désespoir. Mais j'étais si loin de penser que la peine qu'elle éprouverait pût avoir de pareilles conséquences !

—Vous ne saviez donc pas qu'elle aimait Edouard ?

—Je le savais et j'aurais dû prévoir ce qui est arrivé ; mais je n'y ai pas songé. Soyez sûr que sans cela il n'y aurait pas eu de danger, même celui d'être arrêté, qui eût pu m'empêcher de parvenir jusqu'à Mme de Trévenenc. Je l'ai bien essayé, mais trop tard. Vos mesures étaient déjà prises et je n'ai pas pu les déjouer. Il faut tout dire aussi, la crainte de tomber entre les mains du comte d'Erbray m'avait rendu plus circospect que d'habitude, et j'ai trop hésité peut-être.

—Vous n'auriez cependant pas dû avoir cette crainte, puisque vous êtes innocent ?

—Oui, si j'étais le colonel d'Availles, j'aurais pu raisonner ainsi, répliqua Pharold. On m'eût écouté ; on eût pris la peine d'examiner ma défense. Mais les bohémiens, on ne les juge pas ; on les condamne et on les pend, et cela dans les vingt-quatre heures !... Et je ne suis qu'un bohémien.

—Je n'aurais pas cru que vous partagiez à ce point les préjugés de votre peuple, Pharold, repartit d'Availles, et quant au comte d'Erbray, vous vous méprenez sur son compte. S'il vous accuse et vous poursuit, c'est qu'il a, ou du moins croit avoir des preuves convaincantes de votre culpabilité.

—Non, colonel, il ne le croit pas, car ces preuves c'est lui-même qui les a fabriquées !... Vous pensez que la passion m'égaré ? Attendez quelques heures encore, et alors vous verrez qui de nous deux se trompe en ce moment ; car je le connais. Maintenant qu'il a porté cette accusation, tant que lui et moi nous serons debout sur cette terre, il y persistera. Mais un abîme qu'il n'a pas aperçu est entr'ouvert sous ses pas, et son obstination va l'y précipiter.

—Il faut alors qu'il ait contre vous de terribles motifs de haine ?

—Les plus terrible de tous, car j'ai, pour mon malheur, trop bien pénétré les secrets de son existence passée, et ces secrets, il y a vingt ans qu'il travaille sans relâche à en effacer jusqu'au souvenir. Mais vous les connaîtrez bientôt, et nombre de choses que vous ne pouvez comprendre vous seront expliquées... S'il me hait ! ajouta-t-il avec une ironie concentrée. Eh ! hier encore n'a-t-il pas tendu à mon peuple un piège infâme où vingt existences humaines pouvaient être sacrifiées, et cela, parce qu'il espérait que je serais au nombre des victimes !

—Vous y pouviez être, Pharold, répliqua d'Availles d'un ton sévère, et y être sans que personne pût l'accuser de votre mort, car les torts et l'agression étaient du côté des vôtres, et cependant eux et vous, on vous a laissé vous retirer librement.

—Mais pourquoi l'a-t-on fait ? repartit le bohémien.

—Pourquoi ? parce qu'il en avait donné l'ordre, Pharold.

—Ah ! il prétend cela ? Il le peut sans crainte en effet, ce ne sont pas ses gardes qui le démentiront. Ces prétendus ordres viennent trop à point pour couvrir leur lâcheté !... Il

paraît cependant qu'il lui faut une victime, puisqu'il retient en prison un enfant de mon peuple, bien qu'il le sache innocent.

—Un des vôtres est en effet prisonnier à Montbran. Mais vous vous abusez étrangement si vous croyez à son innocence. Il a été arrêté dans le parc, pendant votre retraite...

—Il n'a tiré ni sur les chevreuils, ni sur les gardes. Ils le savent, et cependant ils l'accusent de l'avoir fait.

—Mais il se peut parfaitement qu'ils soient de bonne foi dans leur erreur, d'autant plus que ce jeune homme a, paraît-il, gardé un silence obstiné devant les juges.

Pharold eut un geste d'étonnement.

—Il a refusé de répondre ? demanda-t-il.

—On me l'a dit, du moins.

—Il a bien fait alors, et il vaut mieux que je ne le croyais. Il mérite pour cela qu'on s'intéresse à lui.

—Mais cette obstination est insensée, et elle perd. Croyez-vous donc que s'il eût apporté des preuves à l'appui de ses dires, on n'en eût pas tenu compte ?

—Certes, mais pour les tourner contre lui. On se fût emparé de ses réponses les plus insignifiantes ; on les eût dénaturées pour y découvrir une signification coupable, et de question en question, d'aveu en aveu, on eût arraché de sa propre bouche les paroles qui l'eussent perdu ! Je les connais les interrogatoires de vos juges, je les ai subis, et je sais ce qu'ils cachent de pièges et de ruses. Ignorants et simples comme nous le sommes, nous n'avons qu'un moyen d'y échapper, c'est le silence. Il ne sauve pas toujours notre vie, sans doute. Mais de quel prix peut-elle être pour celui qui a perdu sa liberté ?... Ah ! vous ne savez pas quelles tortures le bohémien souffre dans ces tombes anticipées que vous appelez des prisons ! Un jour passé dans vos demeures les plus brillantes serait un supplice pour lui. Que doivent être de longues années dans des cachots sans air et sans lumière !

—Que les hommes de votre peuple se fassent de pareilles idées, je le comprends encore, répliqua d'Availles. Mais vous, Pharold, comment pouvez-vous les partager ? Comment ne voyez-vous pas que c'est ce silence même qui jette le soupçon dans l'âme du juge ? Il préviendrait défavorablement la personne la plus bienveillante, et il a dû certes causer la mort de plus d'un innocent.

—Est-ce qu'aux yeux des vôtres un bohémien peut l'être ? s'écria Pharold avec une vivacité pleine de violence. Est-ce qu'il a même le droit de vivre ?... Je sais bien qu'il en est quelques-uns comme vous, les meilleurs, qui ne pensent pas ainsi, et encore ?... Hier, quand vous vous êtes aperçu de la disparition de votre ami, votre première pensée n'a-t-elle pas été de m'accuser ?

—Non, Pharold, ce n'a pas été ma première pensée. Et lorsqu'elle m'est venue, je l'ai longtemps repoussée. Tout vous accusait, cependant. Souvenez-vous de la façon mystérieuse dont vous m'avez remis cette lettre qui a conduit Edouard au Val Maudit. Elle était, certes, bien faite pour exciter le soupçon. Et ensuite, tout ne s'est-il pas réuni pour le confirmer. Ces taches de sang...

(Lr suite au prochain numéro.)

## GEORGE et LOUISE.

### IX

(Suite.)

—A la bonne heure, dit-il, je vois que le bon sens n'est pas encore tout à fait perdu dans ce pays. C'est très bien! Ce qu'il nous faut, c'est de la religion; l'argent, nous en avons bien assez; déjà trop de gueux vendent leur conscience pour des bureaux de tabac, des places, des croix et des pensions. Ce chemin vicinal serait la ruine des honnêtes gens et la gloire des écornifleurs!

Il riait, en voyant M. Jacques qui passait devant ses fenêtres et rentrait chez lui tout pensif.

Mais notre maire n'était pas un homme à se décourager quand il avait entrepris quelque chose; l'idée seule de battre son frère, de l'humilier devant toute la commune, aurait suffi pour l'empêcher de reculer.

Il se rendit le lendemain à la sous-préfecture et puis au chef-lieu du département.

Quatre ou cinq jours après M. Jacques revint de Nancy, et le dimanche suivant il réunit de nouveau le conseil, vers une heure. Pas un membre ne manqua la séance, craignant de voir les prestations et les corvées votées en son absence. Bornic, le marchand de bois, disait en entrant que M. Claudel voulait un chemin pour avoir ses marchandises à meilleur compte; Claudel lui répondait que s'il les obtenait à meilleur compte, il les vendrait aussi moins cher, et que toute la commune en profiterait; mais Bornic ne voulait pas comprendre ce raisonnement et disait que Claudel mettrait la différence dans sa poche.

Dans ce moment M. Jacques entra; tout le conseil se tut, chacun prit sa place, et M. le maire dans son fauteuil, en tête de la table ne fit signe d'écrire ce que j'allais entendre, puis il se leva et dit:

Messieurs les membres du conseil municipal, j'ai raconté notre dernière délibération à la préfecture, M. le préfet, son secrétaire général et son conseil ont été bien étonnés, ils ne pouvaient croire ce que je leur disais; mais cette délibération est passée, n'en parlons plus.

—Voici maintenant ce que je vous dis, moi.

—Notre forêt communale nous rapporte bon au, mal au, mille cordes de bois. Le bois est maintenant, pris dans la forêt, à huit francs la corde; huit fois mille font huit mille francs. Mais de l'autre côté de Sarrebourg, la corde de bois est à vingt-quatre francs; mettons par un bon chemin huit francs pour le transport, restent donc seize francs, au lieu de huit. Est-ce que vous voulez changer vos pièces de huit francs contre des pièces de seize francs? C'est toute la question. Moi je le veux, ça rentre dans mes idées, mais si vous ne voulez pas, vous êtes libres.

—Ma maison, mes champs, mes prés, mes scieries, tout sera dans la même proportion que le bois de chauffage, de huit à

seize! Après que le chemin sera fait, tout vaudra le double. Je me regarderais comme une véritable bête, si je m'y refusais. Chacun sa manière de voir!

—C'est pourquoi j'ai voté ce chemin au conseil d'arrondissement, malgré vos protestations, que je connaissais d'avance. Il s'agit ici d'une affaire d'intérêt général.

Comme il disait cela, l'indignation et la fureur éclatèrent; mais M. Jacques n'eut pas l'air de s'en occuper, il se tut, et quand la fureur du grand Bokion, de Bornic et des autres fut calmée, il continua;

—Si cela ne vous convient pas, eh bien, donnez votre démission; un autre conseil sera nommé, qui votera peut-être ce que nous demandons.

—Vous comprenez bien une chose, l'arrondissement et le département tout entier ne peuvent pas souffrir, de ce qu'une quinzaine d'individus ici s'obstinent à ne pas vouloir de chemins. Le département a besoin de che-

mins; quatre cent mille personnes ne peuvent être arrêtées par la décision d'une douzaine de paysans des Chaumes, qui ne comprennent pas leur propre intérêt; le département et toute la France ont besoin de bois, de planches, de madriers et de tout ce que nous avons en trop grande quantité.

—On veut nous payer largement. Il me semble, à moi, que si nous étions encore plus encroûtés dans nos habitudes, ce ne serait pas une raison pour toute la France de ne pas faire un chemin par ici. Dans votre intérêt, je vous engage donc à voter ce qui est juste; nous profiterons le plus de ce chemin, donc il est juste d'y contribuer pour notre part.

—Si vous ne votez pas, des gens plus raisonnables et moins



Je commençai donc à enfamer. ... (Page 216, col. 2.)

égoïstes, au conseil d'arrondissement et au conseil général, voteront, selon l'équité, ce que notre village devra payer. Au lieu de pouvoir nous libérer par des prestations et des corvées, nous payerons en argent ; d'autres avec notre argent se chargeront de piocher la terre, d'amener du sable et des pierres à notre place ; et comme ils auront plus de chemin à faire matin et soir, n'étant pas sur les lieux, ils perdront du temps et nous payerons davantage.

—Maintenant la chose est claire... Choisissez !

On vota, et tous, sauf M. Jacques et Claudel, votèrent contre le chemin.

On se dispersa dans un grand tumulte ; mais cela n'empêcha pas le chemin d'être mis en train ce printemps même. Des ouvriers arrivèrent de partout, et quinze jours après, tous ceux qui possédaient une voiture aux Chaumes demandèrent à se libérer en conduisant du sable et des pierres, et les autres en faisant leurs corvées. M. le maire y consentit volontiers, et l'année suivante, malgré l'opposition de M. Jean et sa colère rentrée, nous avions, vers la fin du mois de juillet, un excellent chemin vicinal, allant des Chaumes à Sarrebourg, un chemin bien ferré, de grosses pierres en dessous pour l'écoulement des eaux, au-dessus de la pierraille, puis de la bonne terre de sable et des pierres blanches, les rigoles bien tracées des deux côtés à plus d'un pied de profondeur. Il était en des d'âne ; on n'en a jamais fait de meilleur, depuis trente ans il dure encore, toujours en bon état.

Cette année là, George finissait ses classes ; son père lui parlait souvent de lui avec satisfaction, disant qu'il ne pensait plus à l'école forestière, et qu'aussitôt rentré du collège, il se mettrait au commerce de bois. M. Jacques se faisait vieux ; depuis deux ans il souffrait d'un rhumatisme dans la jambe gauche, qui l'empêchait de surveiller ses coupes, et l'idée de voir son fils prendre la suite de ses affaires le réjouissait.

Vers la fin du mois d'août, un soir que je soupais en famille avec de bon lait caillé et des pommes de terre, sans penser à rien, quelqu'un monta l'escalier, ce qui me surprit, car d'ordinaire on ne venait pas si tard. Juliette allait voir, lorsque la porte s'ouvrit et que M. Jacques lui-même parut sur le seuil en nous disant :

—Ne vous dérangez pas ; c'est moi, monsieur Florence. Je viens vous demander si vous ne pourriez pas m'accompagner demain à Phalsbourg. C'est la distribution des prix, et Georges m'écrit de vous amener, qu'il veut être couronné par vous ! Est-ce que cela ne vous ferait pas plaisir ?

—Ah ! monsieur le maire, lui répondis-je en me levant tout ému, j'en serais bien heureux !

Je lui présentai une chaise, mais il ne voulut pas s'asseoir et me dit :

—Alors, vous acceptez..... c'est entendu... Je viendrai vous prendre demain matin à six heures. Nous irons là-bas en char à banes, et nous ferons un peu la noce.

Il riait, et me serra la main amicalement.

—Au revoir, madame Florence.

Je voulais l'accompagner, mais il m'en empêcha :

—Restez !... Je trouverai bien le chemin tout seul.

Juliette l'éclairait du haut de l'escalier ; il sortit, et nous rentrâmes bien étonnés : M. le maire n'était jamais entré chez

nous, c'était la première fois.

Ma femme se dépêcha de préparer mes beaux habits, et le lendemain, comme il avait été convenu, M. Jacques et moi nous partîmes pour la ville. Son char à banes, attelé de deux petits chevaux tout ronds, courait comme la malle-poste. Je n'ai jamais vu M. Jacques aussi joyeux ; à chaque instant il tirait sa montre et s'écriait :

—Voyez !... Nous sommes à Nitting... nous sommes à Hesse ; il nous aurait fallu dans le temps deux grandes heures pour arriver ici, et nous y sommes en cinquante minutes... Nous arriverons avant dix heures.

Et les chevaux galopèrent. La campagne était magnifique ; de tous côtés on voyait les gens fauciller les blés, des gerbes innombrables se dressaient le long des sillons à perte de vue, et tous ces travailleurs se levaient au milieu des moissons pour nous regarder.

—Hé ! leur criait M. Jacques, ça roule ! on n'a plus besoin de pousser aux roues !

—Non, monsieur le maire, disaient-ils, ça va bien !

A dix heures nous entrions à Phalsbourg, et M. Jacques, tirant pour la dernière fois sa montre, s'écria :

—Qu'est-ce que je vous avais dit ? Nous avons fait en quatre heures le chemin qui nous en aurait demandé huit ou dix l'année dernière. Voilà ce qui s'appelle marcher. Avec les idées du frère Jean, nous serions encore à Hesse, dans la boue par-dessus les oreilles. Allons, allons, voici la mère Antoni qui vient nous faire ses compliments. Hue !

Le char à banes traversait alors la place et s'arrêtait devant l'hôtel de la Ville, de Bâle, encombré de monde. Tous les parents des élèves, père, mère, frères et sœurs, venant d'Alsace et de Lorraine, s'arrêtaient là ; dans ce temps de chemins vicinaux et de prospérité nouvelle, l'auberge de la Ville de Bâle faisait des affaires considérables ; on n'y dînait pas à moins de trente sous, mais les gros rouliers, les voyageurs de commerce, les riches propriétaires des environs, qui descendaient chaque jour sous la voûte et dans la cour encombrée de voiture de ce vaste établissement, ne regardaient pas à la dépense.

Déjà Mme Antoni, une femme superbe, grande, brune, avec son haut bonnet blanc, accourait en criant :

—Ah ! monsieur le maire, vous venez donc encore une fois couronner votre jeune homme !... C'est bien... C'est bien !...

—Kasper... Kasper... viens vite dételier la voiture de M. le maire ; dépêche-toi.—Vous dînez à la maison, monsieur Rantzau ?

—Oui, madame Antoni, vers deux ou trois heures, après la distribution. Vous mettrez trois couverts.

—Bon, bon !... Je vais vous arranger ça !

Quelle activité, quel bon sens avait cette brave dame, car son mari, M. Nicolas Antoni, ne s'occupait de rien, et buvait du vin blanc toute la journée en fumant sa pipe.

Comment une simple femme pouvait-elle mener seule une si grande affaire, surveiller la cuisine, les logements, le service, etc., et ne rien oublier dans cette presse ? Je n'en sais rien ; tout ce que je puis dire, c'est que c'était une personne très-capable.

Elle nous avait à peine quittés, que le domestique conduisait déjà nos chevaux à l'écurie. Nous autres, ayant secoué la

poussière de nos habits, nous allâmes au collège voir George, qui nous attendait depuis le matin.

Je n'ai pas envie de vous peindre cette journée : le collège, le principal, les professeurs, les élèves, les discours et la distribution, non, ce serait trop long. Figurez-vous seulement tout ce que vous avez vu de plus beau dans ce genre : la musique du régiment qui joue, les pères et mères assis dans la salle, qui posent des couronnes sur la tête de leurs enfants, en pleurant d'attendrissement ; figurez vous George, alors un des grands, les joues et les lèvres garnies d'une légère barbe brune, frisée comme celle de son père, les yeux brillants et l'air heureux, qui vient m'embrasser dans la foule, et que je comble de mes bénédictions, en lui couvrant le front d'une magnifique couronne de chêne et lui mettant le livre dans la main ! Ces choses ne peuvent se dire, elles sont trop touchantes.

Et penser que j'avais eu dans mon école cet enfant, qui, devenu l'un des premiers du collège, parmi les philosophes, songeait encore à moi !... J'en étais attendri... je me disais qu'il y a pourtant de beaux moments dans l'existence.

Oui, ce fut un des beaux jours de ma vie !

George avait les prix de discours français, de discours latin, d'histoire naturelle, de géographie et de mathématiques ; il en savait dix fois plus que moi ; c'était un savant ! Voilà ce que c'est que d'avoir un père riche, qui ne regarde pas à l'argent pour vous faire donner une bonne instruction. Combien de malheureux remplis de dispositions, qui donneraient avec un peu de dépense des hommes utiles et même remarquables, sont privés d'un pareil avantage, et deviennent des êtres dangereux, capables de tout critiquer et renverser ! En se comparant plus tard à ceux qui les commandent, ils se sentent naturellement supérieurs et trouvent tout mal ! Les autres, au-dessous, les écoutent et les suivent ; j'avais reconnu cela toute ma vie, et notamment en 1830, lors de la grande révolte des montagnards contre les gardes forestiers. Je me permet de le dire : faute d'une greffe, le meilleur, le plus sain, le plus vigoureux des sauvages ne donnera jamais que des fruits aigres !...

Après la distribution, nous revînmes ensemble à l'auberge, chargés de livres et de couronnes ; les gens regardaient en disant :

—Voici le vieux maître d'école !... Voilà le père !

J'entendais tous cela et j'en étais fier.

Et puis à l'auberge nous fîmes un dîner... Ah ! quel dîner ! cela n'en finissait plus. M. Jacques, tout glorieux au milieu de ces étrangers, de ces grands Alsaciens en gilet rouge qui tourbillonnaient autour de nous, M. Jacques demandait de tous les vins : du bordeaux, du bourgogne, et même du champagne !

Je ne savais plus à la fin ce que je buvais ; et si nous n'avions pas été forcés de conserver notre dignité, après un pareil triomphe nous nous serions mis à chanter. Oui, moi qui n'avais chanté qu'au lutrin, et qui n'ai jamais dansé de ma vie, j'aurais chanté et dansé !... Je poussais de grands éclats de rire sans savoir pourquoi, et j'embrassais mon élève.

Enfin cela peut bien arriver une fois en cinquante ans d'être un peu gai ; on a bien eu assez d'ennuis et de misères ; quand un beau jour vous arrive, on s'en souvient longtemps !

Et là-dessus, vers cinq heures, M. Jacques ayant payé, je

ne sais combien, nous partîmes avec les malles et les effets de George, qui ne devait plus revenir.

Grâce au ciel, M. le maire avait encore une bonne vue ; moi, s'il avait fallu conduire, j'aurais passé pardessus les ponts. Je n'y voyais plus ; et seulement au loin dans les champs, au grand air, regardant les chevaux galoper et les arbres défilier, je me dis :

« Cette fois, Florence, tu peux te glorifier d'avoir un peu dépassé ta mesure ordinaire. »

Je me remis tout à fait vers Sarrebourg.

George, heureux d'avoir terminé ses classes et de rentrer avec tant de prix, était aussi content de me voir si gai, car sur tout le chemin je ne faisais que radoter, racontant à mon élève les moindres détails de sa jeunesse : comme il avait appris à épeler, à tracer les premiers jambages, à poser les premiers chiffres au tableau, enfin tout ce qui me revenait ; et lui me répondait :

—Oui, monsieur Florence, je m'en souviens très-bien !

Quant à M. Jacques, de temps en temps, il tapait sur les chevaux en criant :

—Nous avons remporté cinq premiers prix !... Notre nom sera sur le *Moniteur de la Meurthe* !... On verra si les autres en ont autant !... Comme ça roule... Hue !...

En trois heures nous fîmes aux Chaumes.

Alors sur ma porte le char à bancs s'arrêta deux minutes. On se serra la main, je descendis tout joyeux ; et je montais à peine les premières marches de notre escalier, que la voiture continuait déjà sa route par le village au triple galop.

J'embrassai ma femme comme si je ne l'avais pas vue depuis deux ans. Je riais ; Marie-Anne était tout étonnée ! Mais réfléchissant ensuite que ce n'était pas ma habitude d'agir de la sorte, je compris ce qui se passait, et ayant remis mes vieux habits, je m'assis gravement quoique joyeux encore, et je racontai à ma femme et à Juliette, qui venait de rentrer, tous les événements de ce jour mémorable. Elles prirent part à mon bonheur !

Ce soir-là, je me couchai sans souper, et je dormis d'une haleine jusqu'au matin ; Marie-Anne fut obligée de m'éveiller à sept heures, pour l'école.

Je vous ai raconté ce beau jour ; et maintenant passons à la suite, car un chapitre fini, il faut en recommencer un autre.

## X

Au commencement de septembre, Louise revint de Molsheim, elle avait aussi fini ses études et nous fit sa petite visite en arrivant, comme les autres années. C'était alors la plus jolie fille du pays, grande, vive, légère ; on ne pouvait voir de plus magnifiques cheveux blonds que les siens, ni de plus beaux yeux bleus, fins et doux. Et pourtant l'esprit des Rantzu était en elle ; il fallait rire malgré soi de l'entendre parler du bon oncle Jacques et de la barbe du cousin George, avec un coup d'œil moqueur. On voyait bien qu'elle revenait de Molsheim, où les chères sœurs, comme disait M. Jannequin, sont confites en charité.

Ma femme, Juliette et moi, nous nous fîmes du bon sang durant cette visite.

Enfin, tout cela n'empêchait pas Louise d'être bonne et



loyale au fond ; et maintenant que j'avais mes deux meilleurs élèves au village, je me promettais une existence plus agréable, en allant les voir de temps en temps. Je les aimais bien, ils m'aimaient aussi, voilà le principal. Chacun en ce monde à ses petits défauts, le meilleur est de ne pas y faire attention.

Deux ou trois jours après, un jeudi, vers une heure, Mlle Suzanne, la servante de M. le curé, vint me prévenir que son maître m'attendait au jardin du presbytère, pour lever le miel de ses ruches, selon notre habitude.

Je m'y rendis aussitôt. Il faisait un beau temps d'automne assez chaud ; les abeilles tourbillonnaient dans l'air.

M. le curé avait déjà préparé les masques en fil de fer, avec leur grand sac retombant sur les épaules, comme le capuchon des ramoneurs, et les gants de grosse toile qui vous remontent jusqu'aux coudes. J'avais eu soin de fourrer mon pantalon dans mes bottes, car ces insectes laborieux n'aiment pas qu'on les pille et s'introduisent partout, par esprit de vengeance.

Les grandes cuillères tranchantes et les pots étaient aussi prêts, avec le vieux torchon de linge, pour enfumer les ruches ; c'est toujours par là qu'on commence.

J'arrivai donc tout joyeux et M. le curé me dit en riant :

—Eh bien, monsieur Florence, cette fois nous allons faire un joli butin ; les fleurs n'ont pas manqué cette année, ni la miellée non plus, je parierais pour trente livres de miel par ruche, l'une dans l'autre.

—Il faut voir, il faut voir, monsieur le curé, lui répondis-je ; bien des fois on se trompe : on croit n'avoir rien, et l'en a beaucoup ; on croit avoir beaucoup et l'on a rien ! Et puis il faut ménager aussi la nourriture des abeilles pour l'hiver ; après un été si chaud, nous devons avoir un hiver long et rigoureux.

—Vous avez raison, dit-il. Eh bien, habillons-nous.

Il avait ôté sa soutane. J'ôtai mon habit et je passai ma blouse ; puis ayant mis nos masques, bien rabattu les capuchons, et tiré nos gants, j'avertis Suzanne de fermer les fenêtres du presbytère, pour ne pas perdre beaucoup d'abeilles, qui s'acharnent à suivre les gens jusqu'au fond des chambres. Après quoi, dans la cuisine, je pris quelques braises sur une pelle et nous sortîmes.

On aurait dit que les mouches devaient ce que nous allions faire, car, elles qui nous laissaient approcher tous les jours, en une minute nous couvrirent des pieds à la tête ; elles bourdonnaient autour de mon masque ; mais tout cela ne servait de rien, il fallait y passer !

Je commençai donc à enfumer, promenant mes vieux linges sur la pelle avec les braises, devant les trois grosses ruches du milieu, pendant que M. le curé soufflait.

A l'odeur de la fumée, toutes se mirent à déguerpir. Alors, passant dans le rucher, derrière, je retournai le premier panier ; et les abeilles étant parties, sauf un petit nombre qui restaient là comme engourdis, je me mis à découper les premiers rayons du dessous.

M. le curé me présentait les pots, et je plaçais délicatement les rayons dedans, les uns sur les autres. — C'était une cire blanche comme de la neige, et le plus beau miel qu'il soit possible de voir, transparent, couleur d'or.

La chaleur était grande ; beaucoup de mouches revinrent, il fallut recommencer à les enfumer.

Nous passâmes ainsi en revue les dix ruches de M. Jannequin, ayant soin de ménager les plus jeunes, nouvellement essimées, qui n'avaient pas eu le temps de faire toutes leurs provisions.

Cela ne nous empêcha pas d'approcher des trente livres dont avait parlé M. Jannequin, huit grands pots pleins. J'avais eu soin aussi de ménager les jeunes abeilles, encore sans ailes, et renfermées en forme de petites chenilles blanches dans les cellules ; c'est l'espoir de l'avenir, les maladroits en font périr beaucoup trop.

A la fin nous remîmes tout en place, après avoir enduit le dessous des paniers de terre glaise, pétrie avec de la bouse de vache, qui seule empêche le froid d'entrer. Il n'y a pas d'autre mot pour le dire, et c'est pourtant un bon conseil à donner aux éleveurs.

Et là-dessus, voyant tout en ordre, nous allions rentrer, lorsque sur la route, qui passe derrière la charmille du jardin, nous entendîmes de grands cris et des coups de fouet précipités. Une voiture entrait au village, et nos abeilles furieuses se vengeaient sur ces gens. Nous les entendions crier :

—Chiennes de mouches !... Allons... dépêchez vous donc !... Courez !... que le diable emporte ces mouches !... d'où cela vient-il ?

C'était un étranger qui parlait, et l'un de nos paysans répondait :

—Ça, monsieur, ce sont les mouches de M. le curé.

—Ah ! criait l'autre, je m'en doutais ; ça ne pouvait venir que de là.

Il ajoutait de gros mots contre les jésuites, contre la prêtaïlle, de sorte que voyant la voiture s'éloigner, nous ne pûmes nous empêcher de rire, et M. Jannequin lui-même dit :

—Allons... Allons... celui-là ne nous ménage pas... Ça doit être quelque ouvrier de fabrique... un étranger ?

—Oui, lui répondis-je, il parle comme un vrai Parisien ; il aura été piqué.

(La suite au prochain numéro.)

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1359 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.